

Jamel Debbouze : **« Je n'ai pas le droit de dire n'importe quoi »**

Des yeux noirs. Perçants. Accrocheurs. Qui bougent sans cesse pour capter le moindre signe extérieur de rigolade. Le petit grain de sel qui aurait échappé au commun des mortels mais que lui, Jamel Debbouze, attrape au vol. On ne sait jamais : il pourrait très bien pimenter son nouveau spectacle, Tout sur Jamel, qu'il joue au Casino de Paris du 1er au 20 février et au Palais des Sports du 14 au 25 mai après l'avoir fait mijoter dans tout le pays. On peut parier que le succès sera au rendez-vous : l'homme, acteur, comique, tchatteur et râleur à ses heures, est l'un des humoristes préférés des Français, de Trappes à Canal +, des cités au bistrot jambon-beurre. Il est drôle, il est papa, il est heureux. Et rasé de frais ce matin-là. Ce qui ne l'empêche pas de s'énerver contre une France qu'il voudrait voir avancer un peu plus vite. Et s'ouvrir à l'autre.

Vous revenez sur scène après sept ans d'absence. Depuis quand y pensiez-vous?

Depuis sept ans. J'ai mis du temps, car il s'est passé des choses auxquelles je ne m'attendais pas : j'ai rencontré la femme de ma vie et il a fallu qu'on fasse connaissance. J'ai aussi eu un enfant. Tout cela a nourri mon spectacle. La scène est l'endroit où je me sens le mieux. Et l'exercice que je préfère : c'est comme être dans un salon avec des potes et raconter ce qui m'est arrivé la veille.

Du coup, vous êtes le centre de toutes les attentions. Ce qui doit satisfaire votre ego, non?

Mon ego, il pèse 300 kilos, il est gras et il n'arrive plus à se déplacer. De ce côté-là, c'est réglé. Mais, au départ, il était squelettique. J'ai toujours eu envie d'exister. Or, quand tu es arabe, handicapé, pas très grand, pas très beau, c'est compliqué. Je cherchais la considération en permanence. Avec des potes, on a même voulu inventer un mouvement: le "considérationnisme". J'imaginai une grande marche pacifique. Un million de personnes dehors, portées par des slogans: "La France, je l'aime et je la quitte que pour partir en vacances", "Je m'appelle Rachid, je suis français"... Mais si je me sens bien sur scène, c'est aussi parce que je ne sais rien faire d'autre.

Là, vous exagérez. Vous n'êtes pas comique par défaut, quand même?

Pas loin. Je ne peux pas bouger le bras, je ne peux donc faire aucun travail physique. Pas même éboueur. Et je n'ai pas le bon cerveau pour les métiers intellectuels. Mais, attention: je suis très fier d'être arrivé là où j'en suis. Chaque fois que je parle de moi, j'ai l'impression de sortir les violons mais je vous jure que c'était compliqué, difficile, humiliant. Tout cela nourrit la honte, et la honte est un moteur formidable quand tu sais t'en servir.

Vous aviez honte de vous?

J'avais honte de tout. De mes fringues, de mes parents, de mes cheveux, de mes pieds. De tout. Il fallait donc transformer cette honte en fierté. Ma singularité à moi? Ne pas avoir peur des autres. J'avais envie de susciter un truc chez le gars en face de moi. Le rire, essentiellement. Je dédramatisais tout. Petit à petit, j'ai fait rire les profs, les filles... C'est une sensation extraordinaire. Et, un jour, je suis tombé sur un prof d'improvisation théâtrale. La vérité : je me suis lancé parce que j'avais faim. Le prof offrait une tranche de cake à celui qui y allait. Je voudrais bien inventer quelque chose de plus noble, mais non: j'avais faim. Ensuite, j'ai été payé pour participer à un match d'impro : c'était plus que ce que gagnait mon père en une semaine. Mais, même gratuit, je l'aurais fait. L'équipe avait besoin de moi. Vous entendez: besoin de moi! J'étais utile. Je crois que pour écrire une belle histoire, il faut se laisser porter par l'envie. Et par les gens.

Vous n'êtes donc pas allé frapper aux portes?

Non, Papy [Alain Degois, directeur de la compagnie d'improvisation] m'a amené à Paris. J'ai joué au théâtre Trévis. Puis je suis entré à Radio Nova. Je passais des messages à mes potes de la prison de Bois-d'Arcy. C'était le bon moment, j'en ai profité. Sociologiquement, il se passait un truc. La France était prête à entendre ce qu'on avait à dire: "Les Arabes ne sont pas que des voleurs, ils ont aussi un cerveau et des états d'âme." On pouvait se revendiquer français. Moi, j'ai grandi ici. Je suis un "Icissien".

Cette conscience identitaire et citoyenne vous a-t-elle toujours animé ou est-elle née au moment où vous avez eu la parole?

Je suis né avec une conscience politique, malgré moi, à force d'entendre que je n'étais pas le bienvenu. Je me suis fait refouler devant une boîte de nuit, évidemment, mais aussi d'un supermarché! Pourquoi devais-je vivre cette frustration? Je ne la comprenais pas, je ne l'acceptais pas et elle me révoltait. Mais je ne pouvais rien y faire, n'ayant pas d'outils intellectuels à ma disposition, ni de porte-voix. Donc, tu acceptes la situation. Il y a du fatalisme culturel là-dedans. Nos parents ont courbé l'échine. Mais, moi, je n'ai rien demandé à personne; je suis né à Paris. Comment je fais avec ce bâtard qui ne me laisse pas aller acheter un bidon d'huile au supermarché? Pourquoi je suis en ZUP et en ZEP et en zut? Alors on commence à foutre la merde. Ça aurait pu dégénérer mais j'ai eu la chance de tomber sur l'impro.

Vous auriez pu vous contenter de faire dans le rire drôle sans forcément d'engagement politique.

Mon travail, c'est de gueuler. On est passé d'"aimez-vous les uns les autres", il y a trente ans, à "ayez peur les uns des autres". On est en 2011 et la mixité du couple est encore un sujet de débat! La discrimination, je la sens tous les jours. J'ai lu dans Courrier international que l'immigration rapportait 12 milliards d'euros à la France. Vive l'immigration : de Raymond Kopa aux 12 milliards! Aujourd'hui, je peux aller acheter mon bidon d'huile. On me le livre même à la maison. Alors je rappelle des choses simples : dès que les gens font connaissance, ça va mieux. La gamine de la Creuse n'a jamais vu de Noir ni d'Arabe, mais elle en a peur. Je vous jure que c'est aussi con que ça.

Voyez-vous les choses bouger ou est-ce toujours aussi désespérant?

Ça progresse à pas de fourmi, mais ça progresse. Un Noir habite la Maison-Blanche. C'est un événement. Il y aura toujours des gouffres entre les riches et les pauvres, mais je suis convaincu que la couleur de peau sera de moins en moins un problème... je l'espère en tout cas. Aujourd'hui, je vois quand même des signaux. Mon fils s'appelle Léon Debbouze.

Comme Blum?

Oui, et comme Tolstoï. Il y a aussi de plus en plus d'Arabes dans la police. Des cailleras m'ont dit l'autre jour qu'ils voulaient se lancer dans la "députerie". C'est long, c'est lent, mais ça bouge. Le problème, vraiment, c'est cette peur de l'autre distillée par les médias. Le journal de 20 heures, c'est flippant.

Vous voudriez davantage entendre parler des trains qui arrivent à l'heure?

Ah oui! C'est important. Ça fait du bien. Tout en étant conscient de ce qui nous entoure. On n'est évidemment pas dans le monde de Oui-Oui, mais, là, j'ai l'impression qu'on est dans le monde de Non-Non. Moi, personnellement, je le sais, j'ai une chance extraordinaire. Je suis au top de ma vie. J'habite à Lutèce, la plus belle ville du monde, je n'ai pas de souci d'argent, pas de souci de santé, j'ai une femme que j'aime par-dessus tout. Alors, tant bien que mal, j'essaie de montrer un chemin aux gens. La crise? Mais allez parler de la crise aux gars de Trappes! Ils l'ont toujours vécue. Ils baignent dedans depuis qu'ils sont petits. Ce sont des "crisiens", les gars. La crise, c'est un sujet pour ceux qui parient en Bourse. Je suis passé du RMI à l'ISF mais je vous jure que je suis totalement conscient de la souffrance dans laquelle sont les gens qui n'ont pas d'argent et qui voudraient juste vivre normalement.

Quelle est l'issue?

Elle est politique. On vit dans un pays démocratique et je ne rigole pas avec le droit de vote. Voter pour qui? L'UMP, je ne peux pas pour des raisons de santé. Le PS, j'aimerais bien, encore faudrait-il qu'il se souvienne de sa gauche. Entre Aubry, DSK et Royal, on dirait une bagarre de dealers de quartier. Un truc pas très noble. Mais si Léon Blum ou Jean Jaurès se présente, je vote pour lui.

Pensez-vous à la responsabilité que vous avez, sachant tous ceux qui vous entendent et qui vous écoutent?

Au départ, c'est vrai, je m'en foutais un peu. J'arrivais sur un plateau de télé, je vannais, je charriais les gens sans me rendre compte que je pouvais blesser. Je sais aujourd'hui qu'il y a des gamins qui m'écoutent. Je n'ai pas le droit de dire tout et n'importe quoi. Mais je m'amuse et j'essaie de faire en sorte que ce soit contagieux.

Tout va bien, donc?

Presque tout. Je suis producteur et ça, c'est relou. Ce n'est pas mon métier. J'ai appris à le devenir pour me protéger. Pour ne pas saloper le boulot. Je viens de trouver un artiste algérien sur YouTube: Abdelkader Sekteur. Il est à mourir de rire. C'est le côté sympa du taf. Mais prenons Thomas Ngijol: il est passé à l'Olympia, il est sur Canal + et il tournicote en salles. Or on a toujours beaucoup de mal à intéresser des gars pour qu'ils programment un Renoï ou un Arabe. Si je vais en personne convaincre les types des centres culturels, alors, là, oui, ça marche et tout le monde est content. Ça leur rapporte de l'argent, et ça ouvre les lieux à un autre public.

C'est votre croix...

Oui, mais c'est quand même terrible qu'en 2011 les choses n'aillent pas plus vite. On devrait avoir moins peur, prendre plus de risques. Thomas Ngijol, ce n'est pas Le Lac des cygnes mais c'est un signe quand même. Et positif celui-là. A travers le Comedy Club, j'essaie de faire en sorte que la France fasse connaissance avec elle-même. Ma conscience politique, elle est là. Le Comedy Club ne me rapporte pas un rond. Je paie les gars, même s'ils passent cinq minutes sur scène. Je ne suis pas l'abbé Pierre des comiques mais je connais leur galère. Quand je fais un film, j'y mets un peu d'oseille. Vous permettez que je m'adresse à tous les mecs du CAC 40? : si ça vous intéresse de faire progresser la France, venez au Comedy Club; on a besoin d'argent pour faire avancer les choses.

Revenons à votre spectacle. Vous y parlez beaucoup de vous: votre rencontre avec Mélissa Theuriau, votre mariage, la naissance de votre enfant... Pourquoi vous mettre tant en avant?

Sans prétention, je peux être drôle quand je veux. C'est ma mécanique. Mais là où j'ai l'impression d'être drôle et utile, c'est en abordant ce genre de sujets. Je reçois des messages me remerciant d'avoir épousé une Française et d'avoir appelé mon fils Léon. Mais, inversement, ma femme et moi avons reçu énormément de lettres d'insultes. Tout n'est donc pas réglé. Je voulais parler de l'appréhension qu'avaient ma famille et ma belle-famille l'une envers l'autre. Je n'avais pas briefé mes beaux-parents sur le cérémonial du mariage marocain et, quand Mélissa s'est retrouvée sur le grand plateau, sa mère pensait qu'on allait la faire cuire. Elle était un peu surprise. Je me suis dit que c'était intéressant de raconter ça. Et de pousser à la caricature pour faire rire.

Mais il n'y a pas votre nuit de noces...

Non, c'est vrai.

Jouer un tel spectacle veut-il dire que vous trouvez votre parcours exemplaire?

Ce que j'ai vécu est véritablement exceptionnel. Au premier sens du terme. Lancer aux gens "Faites comme moi" serait une erreur. Chaque parcours est atypique. Mon idée, c'est plutôt de dire: "Acceptez d'être français, même si la France ne vous accepte pas. Car c'est juste une impression, les gars. Dès que vous allez faire connaissance, tout se passera bien."

Que vous inspirent les événements en Tunisie et dans le monde arabe?

Je suis un jeune qui a eu soif de liberté et qui l'a assouvie. Les Tunisiens et les Algériens ne revendiquent rien d'autre que cette liberté. Ces gamins sont conscients de la richesse de leur pays. Ils ont envie de bosser chez eux. En tout cas, c'est la meilleure nouvelle depuis très longtemps. Il faut toujours contester.

Qu'est-ce qui vous fait courir aujourd'hui?

Je veux plaire à ma femme. A ma mère, aussi. J'ai moins envie de courir. Je suis devenu contemplatif.

L'Express.fr - 26 Janvier 2011